

Bibliothèque numérique

medic@

**Bousquet. Eloge d'Edouard
Jenner,...14 décembre 1847**

[Paris], s. n., 1847.

Cote : 90945 t. 27 n° 11

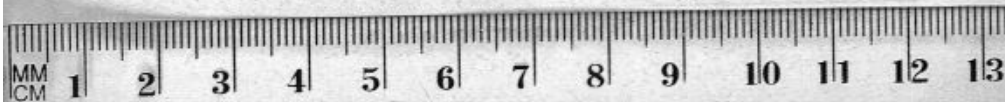


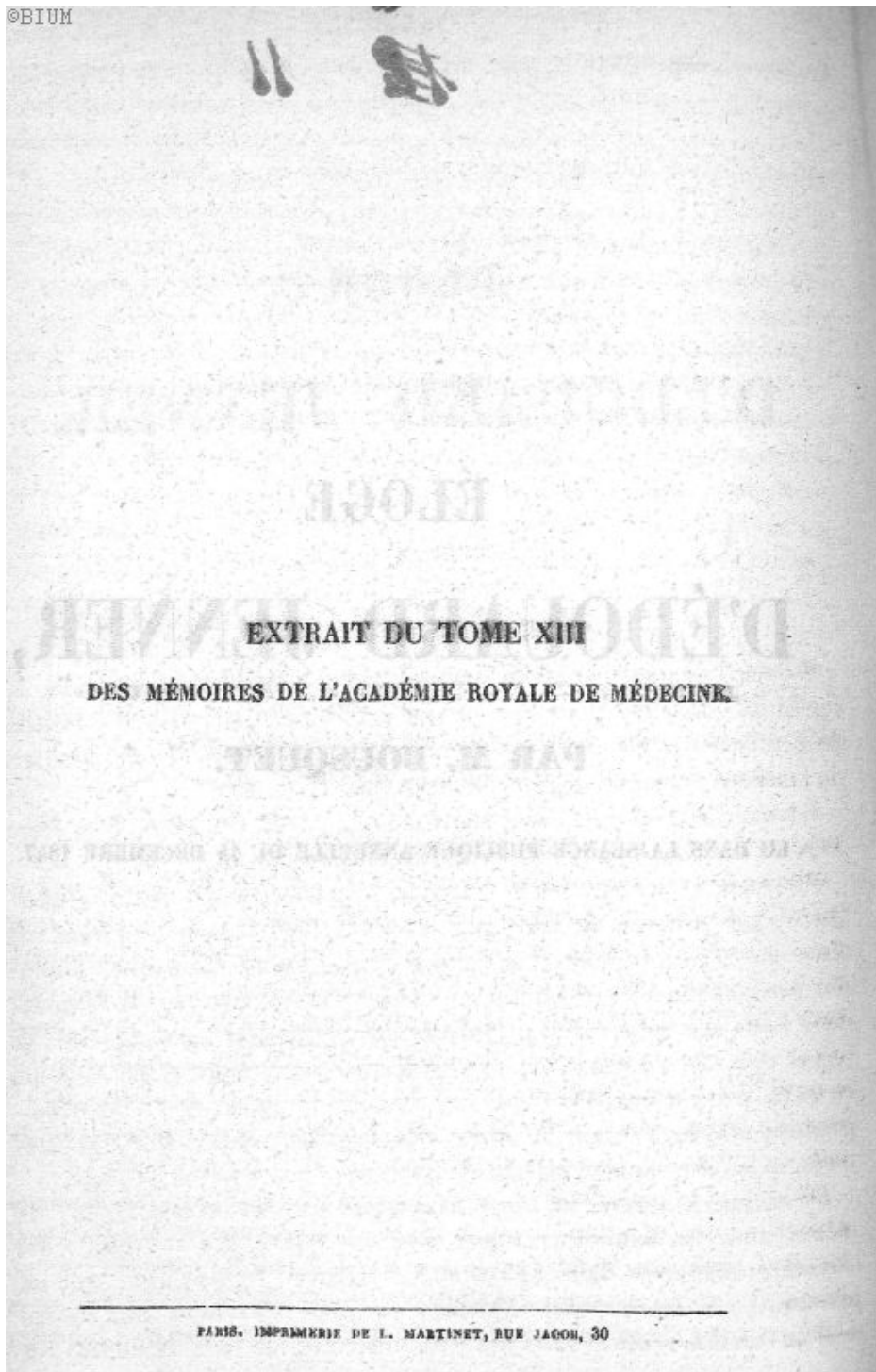
(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x27x11>

~~11~~ 11

ÉLOGE
D'ÉDOUARD JENNER,
PAR M. BOUSQUET.

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 14 DÉCEMBRE 1847.





ÉLOGE D'ÉDOUARD JENNER.

Édouard Jenner naquit, le 17 mai 1749, à Berkley, petite ville du comté de Gloucester. Son père et son oncle maternel étaient ministres de la religion réformée. Deux de ses frères, Stephen et Henry, héritiers de la même vocation, la perpétuèrent dans la famille.

Édouard n'avait que cinq ans lorsqu'il perdit son père. Son frère Stephen en prit la place et en remplit tous les devoirs.

Edouard fut envoyé à Circenster pour y faire ses premières études. On n'a pas manqué de dire qu'il surpassa bientôt tous ses rivaux de classe par la promptitude et la facilité de son esprit. C'est assez l'usage des panégyristes; ils se plaisent à lire le présage des grands hommes dans leurs commencements. Malheureusement pour leur sagacité, ils jugent après l'événement. Les succès de collège ne tiennent pas toujours ce qu'ils promettent. On dirait que lorsque la nature met trop d'empressement à faire éclore le talent, elle s'épuise par ces efforts prématurés, et qu'elle manque ensuite de force pour achever son ouvrage.

De même que toutes les terres ne portent pas les mêmes fruits, de même aussi les hommes naissent avec des goûts, des aptitudes, des caractères différents. Dès sa plus tendre enfance, Jenner laissa voir un penchant très marqué pour l'histoire naturelle. Il n'avait pas encore neuf ans qu'il travaillait à se faire une collection de nids de mulots, et

ses maîtres remarquaient avec surprise que le temps que les autres élèves donnaient aux jeux de leur âge, le jeune Jenner l'employait à rechercher des fossiles.

Au sortir du collège, il fallait faire choix d'une carrière; Jenner se décida pour la médecine.

En Angleterre, vous le savez, l'enseignement est parfaitement libre: chacun prend le maître qu'il veut, sauf à donner plus tard à la société les garanties qu'elle lui demandera. Jenner choisit M. Ludlow, chirurgien de réputation à Sodbury, près Bristol. Heureux choix par lequel il préludait, sans s'en douter, à sa brillante destinée!

C'est, en effet, durant son séjour à Sodbury qu'il entendit parler pour la première fois de la picote des vaches et de ses étonnantes propriétés. Une femme du voisinage vint consulter le docteur Ludlow. Jenner était présent à la consultation. On parla de petite vérole. Pour cette maladie, dit-elle vivement, je ne la crains pas, j'ai eu la maladie des vaches qui en préserve.

Combien d'autres avaient entendu ces paroles! mais elles étaient allées mourir dans leurs oreilles. Jenner les recueille, il les fixe dans son esprit; il y pense, il y pense toujours.

Un jour, cette semence portera son fruit; mais que de temps et de patience! que de soins et de soucis pour le conduire à sa maturité!

Mais n'anticipons pas.

A peine Jenner est-il initié aux premières notions de l'art, qu'il veut en voir les grands maîtres. Ses regards se tournent vers la capitale. Deux hommes y brillaient d'un éclat presque égal, John et William Hunter, unis par le sang et par la gloire, et désunis jusqu'à la haine pour une misérable question de priorité. John, le plus jeune des deux frères, avait un tempérament de feu; privé, dès son bas âge, des conseils paternels, il se laisse emporter à toute la fougue de son caractère. Il avait l'étude en dégoût. Sa turbulence ne pouvait s'accommoder que des travaux manuels dans lesquels il était, à la vérité, fort habile. Cependant les succès de son frère William venaient quelquefois troubler son sommeil. Un jour, il se sent saisi d'une noble émulation, et tout à coup, sans préparation, sans conseil, de l'atelier d'un charpentier il passe dans un amphithéâtre d'anatomie: il avait alors vingt ans; vous savez le reste. John Hunter était donc sans culture, sans éducation, j'entends celle des hommes: il n'en fut que plus libre, plus hardi, plus original.

Sa conception était d'autant plus vive et plus nette, que n'ayant rien appris, les objets lui apparaissaient sans nuages ; son tour d'esprit l'engageait dans les régions nouvelles ; les obstacles, loin de le rebuter, ne faisaient que l'animer ; plus un sujet lui résistait et plus il s'y attachait.

Tel était le nouveau maître sous lequel Jenner poursuivit ses études : c'est la seconde faveur de la fortune. Placez-le par la pensée dans d'autres conditions ; supposez qu'il n'a pas entendu les paroles qu'il emporta de Sodsbury, ou donnez-lui un de ces maîtres, comme il y en a tant, qui prennent l'immobilité pour la sagesse, et Jenner, dont le nom rayonne de tant de gloire, n'eût été qu'un médecin obscur et ignoré.

Heureusement un bon génie veilla sur lui et le remet entre les mains de l'homme le plus fait pour le comprendre et pour le guider. Jenner lui faisait ses confidences, il lui demandait ses conseils : Hunter l'écoutait avec une complaisance qui le charmait, mais il voyait avec peine que, dans un sujet qui ne pouvait être éclairci que par des expériences, Jenner perdait son temps à discourir. Ne raisonnez pas tant, lui disait-il, mais voyez et essayez. Et en même temps son expérience des hommes le prévenait contre les pièges de l'envie.

En se séparant de Hunter, Jenner emporta ces salutaires paroles. Mais l'heure de la découverte n'était pas près de sonner. La fortune traite ses favoris en coquette, elle est avare de ses faveurs et elle sait les faire désirer. Jenner les attendra encore plus de vingt ans.

Que devint-il, que fit-il durant ce long intervalle ? En 1771, le capitaine Cook revint de son premier voyage autour du monde. Il rapporta de nombreux échantillons d'une nature toute nouvelle pour nous ; il fallait un naturaliste pour les mettre en ordre ; Hunter désigna Jenner. Jenner s'en acquitta si bien, qu'on lui proposa d'entrer dans la prochaine expédition qui mit à la voile l'année suivante ; mais, vous le savez, Jenner a voué sa vie à une grande œuvre, rien ne pourra le faire changer ; il repousse les avances de la fortune, et retourne tranquillement dans le lieu de sa naissance, auprès de ces animaux paisibles qui tiennent le secret qu'il doit leur dérober.

En arrivant à Berkley, Jenner commença l'exercice de sa profession. Le nom de Hunter le suivit et protégea ses premiers pas. Sa renommée s'étendit rapidement, et à un âge où ses confrères entraient à peine en clientèle, la sienne était considérable. Et cependant il en usait assez librement avec la médecine, il ne lui donnait que le temps que lui laiss-

saient l'histoire naturelle et sa correspondance avec Hunter. Hunter commandait à Berkley comme à Londres. Il faisait ses délices de l'étude de la nature; mais les objets de sa passion étaient loin de lui, il les demandait à Jenner, il ne lui laissait pas un moment de répit; les demandes se succédaient sans interruption. En disciple soumis et reconnaissant, Jenner s'oubliait lui-même pour fournir des aliments à la curiosité de son maître. Alexandre n'était pas plus empressé pour Aristote.

Jenner trouvait un charme indicible à ce commerce de lettres. Il nous a conservé celles de Hunter; il les tenait soigneusement renfermées dans une cassette sur laquelle il avait écrit de sa main: « Lettres de John Hunter à Édouard Jenner. » Honneur qu'il ne fit pas toujours, dans ses jours de gloire, à des hommes plus élevés en dignité et même à des têtes couronnées!

Cependant l'exemple du maître excita l'émulation du disciple. Entre tous les êtres dont le créateur a peuplé la terre, Jenner se plaisait particulièrement dans la société des oiseaux. Il a composé sur le coucou un mémoire où les naturalistes vont encore puiser tout ce qu'ils racontent de ce singulier oiseau: singulier, ai-je dit? est-il, en effet, rien de plus étrange qu'un oiseau qui, contre toutes les lois de la nature, néglige tous ses devoirs de famille? Il n'est attentif qu'à propager sa race, et cette attention même fait ressortir son inconséquence et sa légèreté. Il n'est pas d'oiseau, si bas que soit son rang, qui ne prépare un berceau pour recevoir ses œufs; le coucou dépose furtivement les siens dans le nid d'une étrangère à laquelle il laisse encore le soin de les couvrir et d'élever ses petits. Tel Aristote l'a connu, tel Jenner l'a retrouvé.

Au moment où je parle, comme au temps d'Aristote, le coucou s'empare du nid d'un autre oiseau. Sa seule attention, s'il pond deux œufs, ce qui est rare, c'est de les séparer, soit que, par un reste de pudeur, il veuille ménager des soins plus soutenus à sa géniture, soit qu'il craigne de paraître trop indiscret envers la mère adoptive. D'autres disent qu'il prend ses précautions contre le mâle qui l'épie; car sa postérité n'a pas d'ennemi plus cruel: comme Saturne, il dévore ses propres enfants.

Je connais, dit Buffon, plus de vingt espèces entre lesquelles le coucou peut choisir. Et ce qu'il y a de plus remarquable, ajoute Jenner, c'est que la gouvernante dont il fait choix est si flattée de la préférence

qu'elle rejette souvent ses œufs pour faire place à ceux de l'étrangère. Ainsi, l'oubli d'un devoir fait commettre un crime.

Après avoir observé les mœurs du coucou, les naturalistes en ont cherché la cause; ils n'ont rien trouvé, sinon qu'il a l'estomac si ample et d'ailleurs si mal protégé qu'il ne peut, sans souffrir, supporter le poids de son corps et garder la posture d'une couveuse.

Calomnie, blasphème, s'écrie Jenner! ne voyez-vous pas que pour absoudre un oiseau, vous accusez la main qui l'a fait? Et après ce cri d'indignation, il propose ses conjectures.

Le temps, dit-il, que cet oiseau passe dans nos climats est si court qu'il lui serait impossible de remplir tous les devoirs de la maternité. En effet, il paraît tous les ans à la mi-avril et s'en va au commencement de juillet. C'est donc deux mois et demi que dure sa visite. C'est trop peu pour élever sa famille et la mettre en état de se passer de lui. Comptez avec moi ou plutôt avec Jenner: trois semaines pour préparer et faire sa ponte; quinze jours d'incubation; trois semaines avant que les petits s'essaient à voler, et alors ils ont encore l'aile si faible et l'air si niais qu'ils périraient infailliblement si la mère adoptive ne leur continuait ses soins encore un grand mois.

Tel est le raisonnement ou plutôt le calcul de Jenner. A l'entendre, les petits sont si lents à naître, si lents à se former, qu'avec la meilleure volonté du monde, la mère la plus diligente n'aurait pas terminé leur éducation, quand l'heure de la retraite sonne pour elle et l'avertit de s'éloigner.

Il est sans doute bien hardi de pénétrer les desseins de la Providence. Aussi je ne répondrais pas que l'explication de Jenner valût mieux au fond que celle qu'elle aspire à remplacer; mais elle a le mérite de justifier la Providence et de réhabiliter toute une race. D'une mère barbare en apparence, elle fait une mère des plus tendres et des plus dévouées. Est-il un dévouement plus touchant, une tendresse mieux entendue que celle d'une mère qui renonce aux joies de la maternité pour mieux assurer le bonheur de sa famille?

Admirateur des œuvres de la création, Jenner croyait que tout est également parfait dans la nature. Les taches que l'homme y croit voir ne prouvent rien que la faiblesse de sa vue. Cette pensée, cet hommage au créateur a produit plus d'une découverte dans notre art. Quand Boyle demanda à Harvey ce qui l'avait mis sur la voie de la circulation du

sang : c'est l'idée que j'ai de la sagesse divine , répondit Harvey. Quand je vis que les valvules sont tellement disposées qu'elles laissent passer librement le sang , tandis qu'elles s'opposent à son retour, dès lors je commençai à comprendre que, puisque le sang ne pouvait aller aux membres par les veines, il y devait aller par les artères.

Jenner se délassait dans la contemplation de la nature des fatigues de la profession et de la pensée qui l'obsédait. Buffon a pu se méconnaître jusqu'à dire que le génie c'est la patience ; mais il est certain que, sans la persévérance, le génie lui-même manquerait souvent à sa destinée.

En est-il une plus pure et plus digne d'envie que celle de Jenner ?

Entre toutes les contagions, il en est une plus terrible, plus meurtrière que toutes les autres. Elle s'attaque directement aux sources de la vie, et si la vie lui échappe, elle se venge sur la beauté, presque aussi chère que la vie. Cette contagion, vous l'avez nommée, c'est la petite vérole.

Aussi, veuillez le remarquer, la plupart des méthodes se proposent d'étouffer le monstre à sa naissance et de préserver le visage. Il n'y a que les moyens qui varient. Rhazès conseillait déjà d'ouvrir les boutons. Baillon voulait les empêcher de naître, et tout récemment encore M. Serres a recommandé de tenir les varioleux dans les lieux les plus frais et les plus obscurs de la maison, comme pour nous faire entendre que, semblable à la plante, l'éruption de la variole prospère et s'épanouit au grand air, qu'elle se flétrit et s'éteint dans les ténèbres.

Toutefois, après plusieurs siècles d'une lutte inégale, l'homme changea tout à coup de conduite. Ce qu'il n'avait pu obtenir par la force, il osa le demander à la générosité de son ennemi. Au lieu d'attendre la variole, il imagina d'aller au devant d'elle et de se la donner artificiellement, dans l'espoir de la fléchir par cette espèce de condescendance. On la traita comme ces divinités cruelles qu'on n'apaisait que par des victimes humaines.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher comment une maladie naturellement si grave et si meurtrière se dépouille de tous ses instincts de férocité pour ceux qui la préviennent. Mais il faut le dire à la gloire de Jenner, c'est aux plus beaux jours de l'inoculation qu'il conçut l'idée de la détrôner et d'élever sur ses débris le règne de la vaccine. Plus l'entreprise est hardie, plus le triomphe sera glorieux. Malgré tous ses bienfaits, l'inoculation, vous le savez, avait l'immense inconvénient de créer incessamment de nouveaux germes et de perpétuer la petite vérole. La vac-

cine, au contraire, se propose d'y mettre fin. Non seulement elle en prend la place, mais, en épuisant l'aptitude de l'organisation, elle la met dans l'impuissance de se reproduire, de sorte que si les hommes avaient la sagesse de s'entendre et de se liguier contre l'ennemi commun, il disparaîtrait de la terre.

J'ai dit comment la vaccine était dans le peuple avant d'être dans la science. Jenner lui en ouvrit les portes et l'établit si solidement dans ce nouvel empire, qu'elle y règne sans contestation depuis un demi-siècle. Mais la passion de la gloire est comme celle des richesses; il est des hommes qui n'en ont jamais assez. Jenner a soin de taire les croyances populaires, il ne veut partager avec personne l'honneur de sa découverte. Écoutez-le.

« En parcourant, dit-il, la campagne de Berkley pour y répandre » l'inoculation dont j'étais très partisan, quoiqu'elle eût pensé me » coûter la vie, je ne fus pas peu surpris de rencontrer un certain nom- » bre de personnes en qui l'opération échouait toujours, quelque précau- » tion que je prisse pour la faire réussir. Cette observation s'étant répé- » tée, j'en recherchai la cause : je considérai la position des rebelles et je » m'aperçus qu'ils étaient tous employés dans les fermes à traire les va- » ches. »

Ainsi, selon Jenner, la première idée de la vaccine lui serait venue de l'inoculation. Est-ce à moi, est-ce à son panégyriste à signaler ce que ce récit a d'inexact? Il m'est permis, du moins, de dire que Jenner manque ici de mémoire. Cette hardiesse, je la prends dans les droits sacrés de l'histoire, je la prends encore dans le respect que je dois au public et à la compagnie qui me fait l'honneur de m'entendre. Il oublie que, pendant son séjour à Londres, dans le cours de ses études, il parla souvent à Hunter de la tradition populaire. A cette époque, il pouvait avoir vingt ans, et certainement il n'avait aucune expérience de la petite vérole et de l'art de l'inoculer. Qu'est-ce à dire? Jenner aurait-il douté de sa gloire? ou aurait-il cru relever l'éclat de son triomphe en se donnant tout le mérite de l'invention? Faiblesse humaine, tâche légère qui disparaît dans la grandeur du bienfait.

En retournant de Londres à Berkley, Jenner avait la tête si pleine de ses pensées, qu'il se communiquait à tous ses confrères. Il ne leur demandait rien que quelques paroles de bienveillance et d'encouragement; elles lui furent refusées, il ne trouva partout qu'indifférence et dédain.

Les plus modérés lui disaient : « Que parlez-vous de tradition populaire ? » Nous la connaissons aussi bien que vous ; mais nous n'y croyons pas , » et nous avons nos raisons. Il est à notre connaissance que si, parmi les » personnes citées pour avoir eu le préservatif, il s'en trouve qui n'ont » pas eu la petite vérole, les autres ont été moins heureuses. » D'où ils inféraient avec assez de vraisemblance que cette prétendue préservation n'était qu'un privilège de tempérament que la nature donne, mais que l'art ne saurait imiter.

Ces paroles, loin de porter le découragement dans le cœur de Jenner, ne faisaient que l'enflammer et ranimer sa confiance. Comment admettre qu'une condition de l'organisation ne se rencontre que dans une seule classe, parmi les valets de ferme ? La difficulté était d'expliquer comment la protection n'était pas égale pour tous. Jenner reprend courageusement ses recherches, il examine, il considère les éruptions de la vache, et reconnaît que, quoiqu'elles aient la faculté de se transmettre, il s'en faut bien qu'elles soient toutes de même nature. Dès lors plus d'embarras : si les éruptions sont différentes, il est tout simple qu'elles n'aient pas les mêmes propriétés.

Une seule contient le préservatif, Jenner la sépare de toutes les autres. Cette distinction établie, son cœur s'ouvre encore une fois à l'espérance ; mais la vérité semble le fuir à mesure qu'il en approche. On ne conteste plus la différence des éruptions, au contraire on l'accepte, on l'avoue hautement, et on s'en fait une arme contre lui. On cite des faits avérés où le prétendu préservatif n'a préservé de rien ; objection d'autant plus accablante qu'elle se fonde sur la distinction même par laquelle on prétend tout expliquer, tout concilier.

Jenner n'était pas préparé à ce nouveau coup, il se trouble ; ses ennemis jouissent déjà de sa confusion ; il est près de tout abandonner. Mais il y a dans le cœur des hommes appelés à s'illustrer par une grande découverte, un secret instinct qui les avertit de leur destinée. Soutenu par cette voix intérieure, Jenner relève la tête. Qu'on juge toutefois de son embarras aux expédients mêmes qu'il emploie pour en sortir. Il invoque les mânes du grand Harvey, il s'inspire aux mêmes sources. L'ordre, l'harmonie de l'univers, l'uniformité des lois qui le régissent lui rendent sa confiance.

Il s'aide des lumières de l'analogie : il se rappelle à propos que le virus varioleux ne possède pas une égale énergie à toutes les périodes et à

tous les moments de la même période. N'en serait-il pas de même du virus de la vache ? Sur la foi de l'analogie il ose pressentir les données de l'expérience, et il ne se trompe point.

Ici, messieurs, arrêtons-nous un moment pour considérer la marche de l'esprit de Jenner. A vingt ans, il entend parler, par hasard, de la picote des vaches et de ses merveilles ; il s'empare de la tradition comme d'un champ neuf qu'il faut cultiver et féconder ; il le féconde par l'observation et par la pensée ; enfin après vingt ans de travaux et de soins, il dérobe aux vaches leur secret. Voilà le génie ! la vérité se laisse entrevoir ; la foule passe sans regarder, le génie s'arrête et dissipe tous les nuages. Je date la découverte du jour où Jenner distingua l'éruption qui renferme le préservatif sans me dissimuler tout ce qui restait à faire pour la démontrer. A quelques égards, il était alors dans la position de M. Leverrier lorsque la puissance du calcul lui découvrit une nouvelle planète ; avant de l'avoir vue, il savait qu'elle existait ; mais ceux qui n'avaient pas le secret de ses procédés en pouvaient douter, et s'il ne se fût trouvé un astronome pour la faire voir au bout du télescope, Leverrier, malgré tout son génie, ne serait peut-être qu'un visionnaire.

Jenner sentit donc que ce qu'il annonçait, il le fallait montrer à tous les yeux. Sa première expérience est de 1789. Et quelle expérience ! il proclame les merveilles de la picote des vaches, il prend celle du cochon (*Swine pox*) et l'inocule à son fils. A cette inoculation il fait succéder celle de la variole humaine et n'obtient qu'une légère efflorescence sans caractère. D'où il semblerait que toutes les varioles sont de la même famille et tiennent lieu l'une de l'autre.

Ces essais ne laissent pas que d'être encourageants ; mais, fondés sur l'analogie, ils n'établissent encore qu'une présomption. Enfin, sept ans après, une occasion se présente d'inoculer l'éruption de la vache, il la saisit, je me trompe, il ne paraît pas qu'il ait jamais été donné à Jenner de prendre le précieux virus à sa source. Il le prit en mai 1796 sur les mains de Sarah Nelmes, comme je le pris, en mars 1836, sur les mains de la femme Fleury (1). Il le porta sur les bras d'un enfant de huit ans. L'histoire conserve le nom de cet enfant : il s'appelait Phipps. Trois jours après, les piqûres se couvrent de petits boutons ; Jenner en suit la marche avec d'autant plus d'intérêt qu'il les voit pour la première fois. C'est

(1) Sur le coupox découvert à Passy près Paris, le 22 mars 1836. (*Mémoires de l'Académie royale de médecine, Paris, 1836, t. V, pages 600 à 632.*)

un grand événement dans sa vie. Mais le plus essentiel restait à savoir : cet enfant était-il préservé? Jenner n'attendit pas pour s'en assurer le retour de la variole. Son impatience devança l'observation. Au mois de juillet suivant, Phipps fut inoculé. Qu'on se représente, si l'on peut, l'anxiété, l'angoisse de l'expérimentateur. Il touche au dénouement de ce grand drame; il va savoir enfin s'il ne poursuit qu'une chimère ou s'il obtiendra le prix de ses longs efforts. Au plus léger trouble, à la moindre rougeur, il croit voir la petite vérole prête à s'élançer et à lui ravir toutes ses espérances; enfin, après trois jours, c'est-à-dire après trois siècles d'attente, les piqûres s'éteignent, sans fièvre, sans aucun signe d'infection. Vous qui avez suivi ses premiers pas, vous qui avez pris part à toutes ses épreuves, à tous ses tourments, réjouissez-vous, Jenner triomphe! Quelle joie! quels transports! quel ravissement! Mais que fais-je? pour peindre les émotions de son âme il faudrait se mettre à sa place, et qui l'oserait? Il n'y a sans doute que le génie qui sache tout ce que vaut un jour de victoire et ce qu'il tient de place dans la vie. Jadis Archimède, dans le délire de l'enthousiasme, sortit tout nu dans les rues de Syracuse en s'écriant : Je l'ai trouvé! Plus calme et non moins heureux, Jenner se contente d'épancher sa joie dans le cœur de ses amis. Hélas! il manqua quelque chose à son bonheur : le maître ne jouit pas de la gloire du disciple, Hunter n'était plus!

Deux ans après, en 1798, Jenner rendit sa découverte publique. Il la renferma dans une brochure de 60 pages. Tous les bons livres sont courts.

Il est peu de découvertes de quelque importance que l'envie n'ait tenté d'enlever à leurs véritables auteurs pour les placer sous un nom étranger. Quand Jenner annonça la vaccine, on le traita de visionnaire; quand il l'eut trouvée, on dit qu'elle était connue de temps immémorial dans les Indes orientales. Et comme la vérification était difficile, on lui suscita un rival plus voisin : on prétendit que, dès 1781, un ministre protestant, de Montpellier, avait aperçu, quoique vaguement, le préservatif de la variole. Je sens combien il est délicat à un Français de prendre parti pour un étranger dans un procès où l'amour-propre national peut se croire intéressé; mais je sens aussi qu'avec cet esprit jaloux de toutes les gloires, il n'est pas de titre de propriété qu'on ne pût contester, point de découverte dont on ne pût à volonté changer et reculer la date.

Tandis qu'on discutait les titres du bienfaiteur, les peuples jouissaient du bienfait. La France le reçut, en 1800, des mains de Woodwile. Une so-

ciété se forma pour le répandre. M. le duc de La Rochefoucault-Liancourt en était le président ; M. Husson en était l'âme et la lumière. Accueillie avec transport dans toutes les parties du monde, la vaccine prit promptement sa place parmi les meilleures pratiques médicales. Ce n'est pas qu'il ne s'élevât çà et là quelques voix dissidentes, mais elles se perdaient comme un vain bruit dans les airs. De toutes ces critiques, je n'en veux rappeler qu'une seule : c'est Jenner lui-même qui en a fourni le prétexte. En 1798, l'année même de la publication de ses *Recherches*, il eut son second fils Robert. Il le vaccina, l'opération échoua. Quelque temps après, il le conduisit à Chaltenham ; la petite vérole y était, il manquait de vaccin, il lui inocula le virus varioleux.

A cette nouvelle, l'envie se redresse plus altière, plus menaçante que jamais. Elle met en doute la sincérité de Jenner. S'il était si convaincu des propriétés de la vaccine, n'en ferait-il pas jouir ses propres enfants ? On imagine facilement tout ce que la malveillance pouvait tirer d'avantages de cette malencontreuse aventure. En vain Jenner répondait-il que, n'ayant pas de vaccin sous la main, il n'avait pris conseil que du danger. Sa conduite semble démentir ses paroles, et on répète que l'inventeur lui-même ne croit pas à l'efficacité de la vaccine. Il y croyait trop, au contraire, puisqu'il lui accordait l'infailibilité. Non, la vaccine n'est pas infailible ; le temps en a dévoilé les faiblesses, et Jenner a vécu assez pour les voir ; mais son langage n'a jamais varié, soit qu'en effet il ait persisté dans son premier jugement, soit qu'il ait craint l'abus qu'on pourrait faire d'un aveu sorti de sa bouche. Un jour, le célèbre Fox lui demanda si la vaccine n'avait subi aucun changement. Écoutez la réponse : « Pas plus que l'herbe des champs, pas plus que la feuille de la rose. »

Désormais tranquille sur l'avenir de son nom, persuadé d'ailleurs que la vaccine n'avait plus besoin d'être soutenue pour faire son chemin dans le monde, il l'abandonne à sa fortune et revient aux goûts de sa jeunesse, à l'étude de l'histoire naturelle. L'année même de sa mort, il fit présenter à la Société Royale de Londres un mémoire sur la migration des oiseaux. Sujet bien digne des méditations d'un philosophe. Quelles merveilles et quels mystères ! Qui pourrait nous dire d'où leur vient ce désir qui les prend régulièrement tous les ans et les pousse d'un climat dans un autre, mieux approprié sans doute et plus favorable à leur conservation ! Où ont-ils pris la connaissance de ces lieux éloignés,

que la plupart n'ont jamais vus? Qui est-ce qui leur en a indiqué le chemin? Qui est-ce qui leur a appris à s'orienter? Comment savent-ils qu'ils ont en eux la puissance de franchir les mers? Qui est-ce qui leur donne la connaissance anticipée des changements de saison et de climat? Encore s'ils attendaient toujours les premières atteintes du froid, le fait paraîtrait peut-être moins merveilleux; mais non, tous les ans, au jour presque anniversaire, les oiseaux voyageurs se réunissent sans s'être concertés, comme pour méditer leur retraite. Les parents rassemblent les petits, les familles se rapprochent, et, après quelques essais comme pour mesurer leurs forces, après quelques jours d'attente si le temps n'est pas favorable, ils se précipitent dans l'espace et traversent les mers deux fois par an, tantôt pour aller en Afrique, tantôt pour en revenir.

Jenner, dis-je, a traité de la migration des oiseaux; mais il en a parlé en poète plutôt qu'en naturaliste. Son âme sensible s'est éprise d'admiration à la vue de tant de merveilles, et sa muse a chanté une hymne à la louange du Créateur.

Loin des affaires et du monde, Jenner goûtait avec délices les charmes de la solitude; il y vivait heureux, car il vivait selon ses goûts; mais la renommée tant enviée a des inconvénients que l'obscurité ne connaît pas assez. Savants, philosophes, princes, rois, tout le monde voulait connaître Jenner de Berkley; tout le monde voulait pouvoir dire: Je l'ai vu. En 1814, l'empereur Alexandre ne voulut pas quitter l'Angleterre sans le féliciter. Vous avez fait tant de bien aux hommes, lui dit-il, que vous avez dû recevoir bien des éloges, bien des marques de reconnaissance. — Des compliments, répondit Jenner, on m'en a fait beaucoup; mais j'ai trouvé plus d'ingratitude que de reconnaissance. Et en disant ces mots, un air de mélancolie se répandit, comme une ombre, sur tous ses traits.

Jenner ne fut donc pas heureux? Peut-on l'être, dans la carrière des sciences, avec une imagination qui grossit tout ce qu'elle craint? La moindre critique, la moindre injustice le piquait au vif, et si son cœur pardonnait facilement, son esprit n'oubliait jamais le trait qui l'avait blessé. Tel est souvent le partage des grands hommes. En expiation du talent qu'elle leur accorde; la nature leur donne une sensibilité qui fait le tourment de leur vie.

Et pourtant qui de nous n'ambitionnerait le sort de Jenner? Les hon-

neurs que la plupart des inventeurs ne reçoivent qu'après leur mort, il les reçut pendant sa vie. Sa découverte se répandit sous ses yeux dans toutes les parties du monde; il a, pour ainsi dire, assisté à son apothéose. La Société royale de Londres, l'Institut de France, toutes les sociétés savantes de l'Europe s'empressèrent de se l'attacher; les princes, les rois le comblèrent des témoignages de leur munificence: il n'est pas jusqu'aux peuplades à demi sauvages de l'Amérique du Nord, dont il reçut une ceinture d'honneur, et ce n'est pas l'hommage qui le flatta le moins.

Une lettre, un mot de sa bouche délivrait les prisonniers de guerre. Deux de ses amis, Williams et Wickam, étaient prisonniers en France. Qui leur rendra la liberté? Jenner osa la demander à l'Empereur, et ne présuma pas trop de la puissance de son nom.

A la vérité, il ne fut pas toujours si heureux. Semblable aux pierres précieuses, le mérite brille plus de loin que de près. M. Husson avait un frère, aujourd'hui général et l'une des gloires de notre armée, sur les pontons de la Tamise. Tout l'intérêt de Jenner ne suffit pas pour briser ses chaînes. Et pourtant s'il est une terre fière de ses grands hommes, c'est la Grande-Bretagne, mais elle leur donne de l'or et garde ses faveurs.

Jenner reçut en deux fois près d'un million de francs; il le partagea avec sa famille, et sous ce nom je comprends aussi les pauvres; ils avaient toujours accès auprès de lui; son âme pieuse s'était imposé cette douce obligation. Parmi eux il en est un qu'il aimait d'une affection toute particulière, c'est Phipps, son premier vacciné, et à ce titre le compagnon de ses travaux. Il lui fit bâtir une petite maison dont il avait fait lui-même le plan; à cette maison était joint un jardin, il se plut à l'embellir des fleurs qu'il cultivait de ses propres mains dans sa retraite de Berkley.

Il est des esprits heureux en qui l'étude des sciences, loin d'éteindre le goût des arts et des lettres, lui fournit des aliments. Jenner nous a laissé des pièces de vers où il a répandu tous les trésors de son imagination et de son savoir. Ces vers sont peu connus. La couronne du savant a couvert la couronne du poète; mais le célèbre Chatterton a dit de Jenner qu'en devenant un grand médecin, il avait perdu l'occasion de devenir un grand poète.

A l'exemple de Newton, Jenner lisait et méditait sans cesse la Bible

qu'il considérait comme le premier et le plus beau de tous les livres.

C'est durant ces douces heures, les plus heureuses de sa vie, sans comparaison, qu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Elle ne laissa ni paralysie, ni trouble dans les idées, et, sauf un excès de sensibilité, il revint à son état naturel; mais vous connaissez les habitudes de cette maladie; trois ans après, elle se saisit de nouveau de sa victime, et le 24 janvier 1823, à l'âge de soixante-quatorze ans, Jenner rendit son âme à Dieu et son corps à la terre.

La place de ses cendres était à l'Abbaye de Westminster auprès des morts illustres de la Grande-Bretagne; ses amis le souhaitaient; le gouvernement s'y préparait. Sa famille, plus modeste, voulut que le plus célèbre de ses membres reposât dans le lieu où il avait reçu le jour.

A la première vue, Jenner n'avait rien qui le distinguât des hommes ordinaires; sa physionomie était grave, mais douce; sa parole colorait des teintes de la poésie tout ce qu'elle touchait; son imagination l'emportait quelquefois si loin qu'il était difficile de le suivre; habile à saisir les rapports, il éclairait tous ses raisonnements par des comparaisons; sa taille était au-dessus de l'ordinaire, sa constitution robuste, toute sa personne bien prise; il avait de l'élégance dans les manières, de la recherche dans ses habits, de la propreté jusqu'à l'excès. Pardonnez-moi, messieurs, ces petits détails; j'ai cru qu'ils étaient justifiés par le grand nom de Jenner(1).

(1) On consultera avec intérêt l'ouvrage suivant: *The life of Edward Jenner; with illustrations of his doctrines, and selections from his correspondance.* By John Baron, London, 1838, 2 vol. in-8.